

«Une incroyable aventure humaine»

Par Sarah Remppe

RIO DE JANEIRO

Bruno PAILLAT PHYSIO À RIO

Physiothérapeute à Vidy Med, Bruno Paillat a vécu un été très spécial. Il faisait partie du staff accompagnant la délégation de réfugiés aux Jeux olympiques.

Les lumières des Jeux olympiques de Rio se sont éteintes depuis plusieurs semaines maintenant. Pourtant, lorsqu'il raconte son expérience, Bruno Paillat a encore des étoiles plein les yeux: «C'était un séjour magique avec une dimension humaine exceptionnelle!»

Cette belle histoire remonte au mois de janvier dernier. Thomas Bach, le président du Comité international olympique (CIO) annonce la création d'une délégation composée exclusivement d'athlètes possédant un statut de réfugié. «Il y a plus de 60 millions de réfugiés dans le monde, explique Bruno Paillat. Le CIO a donc trouvé normal que cette population soit elle aussi représentée.» Dix sportifs sont donc choisis. Ils sont Syriens, Congolais, Sud-Soudanais ou Ethiopiens mais concourront tous sous la bannière olympique.

Mais comment se fait-il qu'un physiothérapeute suisse se retrouve au centre de cette délégation? «C'est le médecin de Vidy Med, qui faisait déjà partie de l'équipe qui m'a proposé de les rejoindre, se souvient



La délégation des migrants a vécu son rêve à Rio. Un rêve éphémère mais inoubliable. Idorenyin Uyoye

Bruno Paillat. Comme je participe aux Universiades (ndlr: l'équivalent des Jeux olympiques pour les universitaires) depuis 15 ans avec l'équipe suisse, j'ai l'expérience de ces événements internationaux et j'avais le profil recherché pour compléter le groupe.»

!Aventure humaine

Dès lors, tout est allé très vite. «Vu la particularité de cette sélection, nous n'avons rencontré les athlètes qu'une semaine avant le début des Jeux. Chose impensable dans une délégation classique.» Sept jours pour faire connaissance, apprendre

les besoins et attentes de chacun et surtout, s'enrichir humainement. «Parmi les 10 sportifs que comptait cette équipe, 5 sont déjà installés dans un pays occidental et ont donc une structure d'entraînement relativement adaptée. Mais les 5 autres vivent dans un camp de réfugiés au Kenya et c'était la première fois qu'ils rencontraient un physio. Il y avait donc une dimension supplémentaire d'apprentissage et d'enseignement très enrichissante.»

!Arrivée triomphale

Parmi les souvenirs marquants de cette aventure, Bruno Paillat

Malgré leur statut de réfugié, la pratique sportive leur a permis de vivre des choses qu'ils n'auraient jamais vécues autrement

n'oubliera pas de sitôt son entrée dans le stade olympique lors de la cérémonie d'ouverture. «Dans le couloir menant au stade, nous étions juste devant l'équipe du Brésil. Soudain, il y a eu cette entrée euphorique, tout le monde criait et nous acclamait. C'était un moment intense.»

Ensuite, tout s'enchaîne. «Une fois dans la compétition, tout va très vite. On s'entraîne le matin, on mange ensemble à midi et puis on se rend aux compétitions. Les trois semaines ont filé, mais notre dernier athlète participait au marathon, la dernière épreuve des jeux, on a donc pu profiter jusqu'au bout de cette expérience exceptionnelle.»

!«Il faut performer»

Exceptionnelle au point de la rééditer? «Ce n'est pas à moi d'en décider. Mais la difficulté réside dans le temps de préparation. Si on veut réellement que cette équipe soit reconnue par les autres athlètes, il faut des performances. Or entre mai et août il est pratiquement impossible d'effectuer une préparation correcte.» Il faudrait donc déjà se mettre à la recherche des prochains représentants de la sélection de réfugiés pour 2020? «Le problème c'est que tout peut changer très vite pour un réfugié. Ainsi, entre aujourd'hui et la prochaine échéance olympique, les athlètes peuvent trouver une terre d'accueil et ainsi changer de statut. C'est compliqué à gérer.»

Du côté humain en revanche, pas d'hésitation. «Ce qui est incroyable, c'est que malgré leur statut de réfugié. La pratique sportive leur a permis de vivre des choses qu'ils n'auraient jamais vécues autrement. Le sport leur a sorti la tête de l'eau et j'espère que ce message aidera d'autres personnes à travers le monde.»

Et maintenant?



«On a préféré se dire au revoir en gardant en tête tous les beaux moments que l'on a vécus durant ces Jeux, plutôt que d'imaginer qu'on ne se reverra certainement jamais.» Les mots sont durs mais Bruno Paillat est réaliste: «C'était le deal dès le départ. Chaque athlète savait qu'après cette belle parenthèse, il retournerait à son quotidien, loin des lumières de Rio.» Peut-on retrouver sa vie d'avant après une aventure pareille? «Pour ma part, je n'ai pas trop eu le temps d'y penser puisque je recommençais le travail le lendemain de mon retour du Brésil. Mais aujourd'hui je réfléchis beaucoup à cette aventure. J'envisage la possibilité de donner de mon temps pour des réfugiés en Suisse aussi. Par des cours de français ou quelque chose en lien avec le sport... je ne sais pas encore, mais il est certain que cette expérience et ces rencontres me donnent envie de m'investir!»

«On vit bien de cette profession en Suisse»

VUFFLENS-LE-CHÂTEAU

Pierre-Antoine DUBEY ACTEUR DE CINÉMA

Acteur du film «Un juif pour l'exemple», qui sort la semaine prochaine, Pierre-Antoine Dubey a grandi dans la région.

Le film a fait l'ouverture du Festival de Locarno cet été. «Un juif pour l'exemple – qui raconte l'assassinat d'un juif à Payerne en 1942 – sortira dans les salles de cinéma mercredi prochain. Si on trouve dans son casting des acteurs tels que Bruno Ganz (La Chute) ou André Wilms (La vie est un long fleuve tranquille), un comédien de la région fait aussi partie de l'affiche. Pierre-Antoine Dubey joue en effet le rôle d'un des jeunes tueurs nazis. «Quand Jacob Berger (ndlr: le réalisateur) m'a proposé ce rôle et que j'ai appris que je devais jouer avec des personnes tel-



Pierre-Antoine Dubey a grandi à Vufflens-le-Château. Picard

les que Bruno Ganz, j'étais très impressionné. C'était une expérience», raconte le jeune homme de 30 ans.

Pourtant Pierre-Antoine Dubey n'en est pas à son premier rôle. Cela fait maintenant 6 ans qu'il exerce en tant que professionnel. Après avoir suivi les Cours Florent à Paris,

il a été diplômé à La Manufacture, la haute école des arts de la scène de Lausanne.

!Avenir en Suisse

Lorsqu'on lui demande comment il vit de ce métier ici, il s'amuse: «A chaque fois que je vais chez le coiffeur et que je dis que je suis comé-

dien, on me dit «Hein? Mais tu ne peux pas vivre de ça en Suisse!» Pourtant les choses ont bien changé depuis une dizaine d'années. Il existe une offre culturelle et théâtrale importante. Je vis bien de cette profession ici.»

Aujourd'hui, le jeune comédien habite Lausanne. Mais c'est à Vufflens-le-Château qu'il a grandi et à Morges qu'il a fait sa scolarité. Son attachement à la région est perceptible. Pour l'heure, il ne ressent pas le besoin de quitter la Suisse. «Je me sens bien ici, glisse-t-il. A Paris, il y a tellement de personnes dans ce milieu qui semblent prêtes à tout pour réussir. Ici, j'ai le choix dans les rôles qu'on me propose, c'est une chance.»

Si pour l'heure tout fonctionne, il ne se repose pas sur ses acquis pour autant. «J'ai du travail pour l'année et demie à venir. Mais peut-être que je n'aurai plus rien après pendant une année. Je suis conscient que c'est une profession chaotique qui rend les projets à long terme compliqués...» Mais pour l'heure, c'est ce métier qui le rend heureux. E.N.

Journal et région
de Morges
Pages Spéciales

29 jan.	4 mars	1er avril	29 avril	27 mai	10 juin
1er juil.	26 août	30 sept.	28 oct.	25 nov.	16 déc.

Prochain tous ménages
30 septembre

district gourmand

féminin plurielles

formation & enseignement

spécialistes de l'immobilier

Cahier spécial
logement

Contactez notre régie publicitaire pour faire passer votre message
021 801 21 38 • pub@journaldemorges.ch